

STÉRÉOTYPES ET COMPOSITIONALITÉ

Michel Seymour
Université de Montréal

Je veux dans cet article répondre aux arguments de Jerry Fodor portant sur la compositionnalité des concepts lexicaux qui sont assimilés à des stéréotypes. Dans *Concepts*¹, Fodor explique pourquoi selon lui la contrainte de compositionnalité n'est pas satisfaite par une telle théorie des concepts. Je commencerai par présenter très brièvement une caractérisation particulière des concepts en tant que stéréotypes. Je m'inspirerai de la conception avancée par Hilary Putnam² et non de la théorie des prototypes ou des exemplaires telle que développée dans les travaux de psychologie cognitive.³ La théorie des prototypes ou des exemplaires est vulnérable aux attaques de Fodor, alors que, si j'ai raison, la théorie des stéréotypes échappe à ces difficultés. J'identifierai ensuite la source de l'erreur dans l'argumentation de Fodor. Il prend pour acquis que les concepts lexicaux doivent avoir un caractère déterminé et cela l'incite à endosser une conception rigide de la compositionnalité qui lui permet de prendre en défaut l'analyse stéréotypique des concepts lexicaux. Ce présupposé de Fodor lui donne la partie facile, mais il constitue une caricature de la théorie des stéréotypes, parce que les définitions-stéréotypes constituent une façon de caractériser les concepts lexicaux qui cherche à tenir compte du caractère indéterminé de la signification. Je terminerai cet exposé en discutant les problèmes soulevés par les contre-exemples qu'il avance dans son livre. Une conception qui admet l'indétermination des concepts lexicaux peut et doit aller de

¹ Fodor, 1998; voir le chapitre 5.

² Putnam, 1975.

³ Pour une réaction aux critiques de Fodor faite à partir de la théorie des prototypes, voir Hampton, 2000. Pour la réponse à cette réaction, voir Fodor, 2000.

pair avec une notion de compositionnalité partielle et calibrée qui est fonction des changements susceptibles de survenir dans l'environnement.

LES STÉRÉOTYPES CONVENTIONNELS

J'entame la discussion en fournissant une idée générale de ce que je considère être une caractérisation adéquate des concepts lexicaux conçus comme stéréotypes. Selon cette version particulière, certains concepts sont des stéréotypes conventionnels, c'est-à-dire des définitions linguistiques approximatives, imparfaites et incomplètes, produites par la communauté.⁴ Je souhaite faire à ce propos cinq remarques préliminaires.

1) Cette caractérisation ne peut être généralisée en une théorie universelle des concepts, puisqu'une théorie adéquate ne se limiterait pas aux concepts lexicaux. On peut reconnaître qu'il existe une grande variété de concepts. Nous devrions peut-être reconnaître l'existence de concepts innés ou de concepts appris en combinant des mécanismes complexes innés. Certains concepts seront simplement perceptuels au sens des «proxytypes» de Jesse Prinz⁵, alors que d'autres exigeront des capacités linguistiques. Peut-être existera-t-il également des différences importantes entre les concepts scientifiques et les concepts du sens commun. Enfin, certains concepts sont psychologiquement réalisés alors que pour d'autres, cela n'est pas nécessaire. Certains sont des conventions dialectales alors que d'autres relèvent de l'idiolecte. Je souhaite adopter une théorie pluraliste et libérale des concepts pouvant rendre compte d'une grande variété de cas. Dans cet article, je ne fais seulement qu'examiner une sous-classe, à savoir les concepts lexicaux, c'est-à-dire les concepts exprimés par des expressions appartenant au lexique. Je caractérise les concepts exprimés par ces expressions comme des «définitions-stéréotypes conventionnelles». Je souhaite réhabiliter cette notion particulière

⁴ Putnam, 1975, 250.

⁵ Prinz, 1998. Au dernier chapitre de son ouvrage, Prinz apporte sa propre réponse aux critiques de Fodor.

de concept en montrant qu'elle répond bien à l'exigence de compositionnalité.

2) Inutile de dire que j'accepte comme condition importante de n'importe quelle théorie des concepts le principe selon lequel la signification d'un terme complexe est fonction de la signification de ses parties et du mode de leur combinaison. J'accepte cette condition pour les mêmes raisons que Fodor. La compositionnalité est une condition qui doit être satisfaite afin d'expliquer la productivité et la systématité du langage. La productivité est cette caractéristique du langage qui nous permet de produire et comprendre un nombre indéfini de nouvelles expressions complexes, et la systématité renvoie à la capacité d'utiliser les mêmes expressions de la même façon dans une variété de contextes syntaxiques. Je suis d'accord avec Fodor sur le fait que nous ne pourrions pas obtenir ces résultats si le langage n'était pas compositionnel.

3) Tels que je souhaite les présenter, les stéréotypes sont réalisés dans l'esprit des locuteurs compétents du langage.⁶ Je vais prendre pour acquis cette thèse car Fodor l'admet lui aussi. Mais à vrai dire, il faudrait probablement reconnaître en même temps qu'ils sont plus ou moins réalisés parfaitement dans l'esprit du locuteur moyen.

4) En tant que stéréotypes conventionnels, les concepts sont des sortes de significations linguistiques. Ce sont des paraphrases linguistiques et ils ne devraient pas être confondus avec leurs dénnotations (c'est-à-dire avec des exemplaires conçus comme des entités objectives ou avec des prototypes conçus comme des ensembles de caractéristiques objectives). Mon propos ne concerne pas ici la théorie de la référence. Qu'il suffise de dire que je suis enclin à une caractérisation qui autorise la référence directe. Mais il importe de distinguer les stéréotypes des prototypes et des exemplaires. Les premiers sont des définitions linguistiques comprises par les locuteurs alors que les autres sont des entités objectives, extra-linguistiques.

⁶ Putnam, 1975, 250.

5) J'ai prétendu que les stéréotypes conventionnels faisaient partie de la signification linguistique des termes. En ce sens, cette conception ressemble à une théorie qui conçoit les concepts comme des définitions strictes. Mais contrairement à la théorie définitionnelle classique, les définitions-stéréotypes sont des types indéterminés de définitions linguistiques. Les énoncés associant les stéréotypes à leurs items lexicaux ne sont pas des vérités analytiques. Ils ne fournissent pas des conditions nécessaires et suffisantes pour l'application du terme. C'est là une autre différence avec les théories des exemplaires et des prototypes. Ces théories supposent souvent que la signification des termes lexicaux est déterminée. Pourtant, les stéréotypes ont été introduits à l'origine pour rendre compte du caractère indéterminé de la signification. Supposer qu'ils doivent être fixes, invariants et qu'ils anticipent à l'avance toutes leurs applications les mettrait en situation de contre-emploi, si je puis dire. Enfin, puisque j'admets une théorie de la référence directe, je soutiens également que les stéréotypes ne déterminent pas non plus la référence des expressions. Le référent des expressions peut très souvent ne pas correspondre au signalement donné par la définition-stéréotype.⁷

COMPOSITIONALITÉ ET INDÉTERMINATION

Telles sont donc mes remarques préliminaires. J'admets des concepts lexicaux conçus comme des définitions-stéréotypes. Il s'agit de paraphrases linguistiques indéterminées. Or, cette indétermination va jouer un rôle important dans notre façon de comprendre la compositionnalité. Fodor prend pour acquis le caractère déterminé des concepts lexicaux et il s'attaque à la théorie des exemplaires ou des prototypes comme si ces théories partageaient ce présupposé. Les seules théories acceptables sont à ses yeux celles qui souscrivent au caractère déterminé de la signification. Selon Fodor, si les concepts ne peuvent être des définitions strictes déterminées, alors ils doivent être des exemplaires déterminés ou des prototypes déterminés, voire des

⁷ Putnam, 1975, 249.

caractéristiques pondérées (*weighted features*) déterminées. S'il n'est pas possible d'interpréter un concept comme une définition stricte, alors il doit être interprété comme un exemplaire déterminé ou à un ensemble de caractéristiques objectives fixées une fois pour toutes. Et si cette dernière option s'avère impossible, le seul choix qui nous reste est l'atomisme conceptuel ou le holisme radical, et il va sans dire que Fodor a ensuite la partie facile pour défendre l'atomisme contre le holisme radical.

On ne devrait pas se surprendre d'apprendre qu'il existe ainsi un lien étroit entre la thèse sous-entendue par Fodor portant sur le caractère déterminé des concepts lexicaux et la thèse ouvertement défendue par lui concernant l'atomisme informationnel. Qu'on se rappelle l'argument de Wittgenstein selon lequel l'atomisme affirmant l'existence d'objets simples découle de la condition selon laquelle le sens doit être déterminé.⁸ Or, nulle part Fodor ne défend l'hypothèse que les concepts doivent être des entités déterminées, et ce, bien que cela joue un rôle crucial dans son argument.

Souvenons-nous également que dans le *Tractatus*, Wittgenstein soutient qu'un terme présuppose toutes ces combinaisons possibles avec les autres mots dans une proposition. Si vous connaissez la signification d'un terme, vous connaissez d'une certaine manière à l'avance les expressions complexes possibles dans lesquelles il peut apparaître et celles dans lesquelles il ne peut apparaître.⁹ Il en est ainsi parce que la signification d'un mot est comprise comme étant déterminée une fois pour toute. L'inverse sera donc vrai si nous adoptons la thèse de l'indétermination. Nous ne pouvons anticiper à l'avance toutes les combinaisons possibles dans lesquelles un mot peut se retrouver. Si les significations étaient déterminées, nous saurions à l'avance quels composés ont une signification et lesquels n'en ont pas. La classe des syntagmes nominaux complexes autorisés serait fixée à l'avance. Mais si les significations sont indéterminées, nous n'avons pas de dispositions pour répondre à toutes ces questions à l'avance. Certaines décisions doivent être prises en cours de route, à mesure que se présentent les composés.

⁸ Wittgenstein, 1961, 3.23.

⁹ Wittgenstein, 1961, 3.311.

Ainsi, les composés ne peuvent être considérés comme n'étant rien de plus qu'un composé de significations antérieures préexistantes. Quand soudainement nous sommes confrontés à un usage nouveau, il est possible que nous ayons à recalibrer nos définitions initiales afin de nous assurer du maintien de la compositionnalité. On pourra décider de modifier la signification de l'expression simple afin d'autoriser son entrée dans l'expression complexe, ou on pourra carrément déclarer comme dépourvue de sens l'expression complexe. Si les significations sont indéterminées, nous n'avons pas de réponses préexistantes à ces questions.

Nous appellerons ce phénomène particulier « indétermination compositionnelle ». Cela est crucial pour la suite, étant donné l'importance que nous accordons au problème de la compositionnalité. Car si nous soutenons une théorie des concepts pour laquelle ils prennent la forme de paraphrases linguistiques indéterminées, cela implique pour des raisons évidentes que nous ne pouvons anticiper à l'avance toutes les combinaisons possibles des termes exprimant ces concepts. Il y a donc une tension entre la thèse de l'indétermination et le principe traditionnel de compositionnalité. Inévitablement, la compositionnalité doit jusqu'à un certain point être elle-même indéterminée si les significations qui entrent dans la composition des syntagmes nominaux complexes sont indéterminées. L'indétermination compositionnelle existe du fait qu'il n'y a pas de mécanisme fixe qui explique à l'avance comment les composés seront construits et si ces composés satisfont la compositionnalité. Qui veut souscrire à l'indétermination des concepts lexicaux doit aussi souscrire à l'existence d'un certain niveau d'indétermination dans la compositionnalité. Comme nous le verrons, la compositionnalité prend la forme d'un *work-in-progress*, c'est-à-dire une chose qui nécessite un recalibrage constant et certains ajustements. Je veux cependant montrer que la compositionnalité ainsi comprise demeure tout de même de la compositionnalité. J'argumenterai que les stéréotypes se « composent » suffisamment pour expliquer la productivité et la systématité du langage.

LA COMPOSITIONALITÉ DES STÉRÉOTYPES

Il semble que les arguments de Fodor contre la compositionnalité des concepts compris au sens de la théorie des stéréotypes ont quelque chose de défectueux. Après tout nos langues naturelles ne sont-elles pas caractérisables comme des ensembles de règles conventionnelles prenant la forme de définitions-stéréotypes, tel que cela se révèle dans les dictionnaires? Et ces langues ne respectent-elles pas la compositionnalité ? Fodor semble audacieusement enclin à répondre justement que les langues naturelles ne sont pas compositionnelles. Elles ont un caractère épiphénoménal par rapport au véritable langage qui est le langage de la pensée.¹⁰

J'aurais tendance aussi à endosser le propos de Paul Horwich. Ce dernier suppose que la compositionnalité n'a pas grand chose à voir avec l'analyse particulière que l'on choisit d'adopter au sujet des concepts lexicaux. Elle n'impose aucune contrainte particulière sur la nature de la signification.¹¹ Elle n'impose aucune contrainte sur la façon dont on choisit de construire les propriétés sémantiques des expressions primitives.¹²

Mais on ne doit pas s'en tenir à des réponses générales et évasives. Il convient de voir maintenant de plus près si les critiques formulées par Fodor sont motivées.

Observons tout d'abord que les noms communs et les verbes non complexes se combinent en d'innombrables phrases de la forme sujet-prédicat et que ces phrases peuvent à leur tour être combinées d'innombrables façons pour former des ensembles de phrases. Le principe de compositionnalité s'applique sans problème à ces ensembles lorsque les termes primitifs sont dénués de toute complexité, et ce même si les mots expriment des stéréotypes. Les ensembles de telles phrases sont fonction de la signification des phrases qui les composent, et la signification de ces phrases est à

¹⁰ Fodor, 2001.

¹¹ Horwich, 1998, 158.

¹² Horwich, 1998, 160.

son tour fonction de la signification des noms simples et des verbes simples qu'ils contiennent.

En outre, plusieurs syntagmes nominaux complexes sont parfaitement compositionnels. Le concept de vache blanche est fonction du concept de vache et du concept d'être blanc. Le concept de table ronde est fonction du concept de table et du concept d'être rond. Le concept d'un célèbre imperméable bleu est fonction du concept d'imperméable, du concept d'être célèbre et du concept d'être bleu, etc. Je suppose que Fodor serait d'accord pour dire que les concepts lexicaux complexes exprimés par ces expressions complexes sont compositionnels, et ce, même si les termes qu'ils contiennent expriment des concepts prenant la forme de définitions-stéréotypes. Cela nous incite à penser qu'un langage représenté par une algèbre booléenne serait compositionnel même s'il contenait des mots qui expriment des stéréotypes. Mais c'est ici que nous rencontrons la première objection formulée par Fodor.

(i) Selon lui, un tel langage ne saurait être compositionnel parce que les composés tels que « pas un chat » (*not a cat*), bien qu'ils soient des constructions booléennes, ne sont pas compositionnels. L'idée est que si nous supposons qu'il existe un stéréotype correspondant à « chat », il n'est pas clair qu'il en existe un correspondant à « pas un chat ». À plus forte raison, la suggestion selon laquelle le stéréotype de « pas un chat » est une fonction du stéréotype correspondant à « chat » n'est pas très plausible. Fodor se demande quel pourrait bien être ce stéréotype? Existe-t-il un exemplaire en ce monde correspondant au composé « pas un chat »? Ou existe-t-il un ensemble de caractéristiques que tous les objets membres de l'extension d'un tel prédicat ont en commun? Fodor se demande, par exemple, si un bagel pourrait servir d'instance stéréotypique pour le prédicat « pas un chat ». Cela aurait pour conséquence que plus une chose ne ressemble pas à un chat, plus elle ressemble à un bagel, ce qui est de toute évidence faux. Que dire en effet des jeudis et des gommes à effacer? Selon Fodor, ceux-ci offrent de bons exemples de choses qui ne sont pas des chats et qui pourtant ne ressemblent pas à des bagels. De toute évidence, il n'existe pas de caractéristiques communes à tous les non-chats. Il semble donc que « pas un chat » n'a pas de stéréotype.

On ne voit pas non plus comment le concept exprimé par cette expression pourrait être construit de manière compositionnelle à partir des stéréotypes de la négation propositionnelle et du concept stéréotypique de chat. Si les stéréotypes composent, il devrait exister un stéréotype qui correspond à « pas un chat ». Mais Fodor nous dit qu'il n'y en a pas. Qui a raison?

J'espère que l'on aura noté ici l'erreur de Fodor. Il confond les stéréotypes et les exemplaires.¹³ Si nous ne faisons pas un telle erreur, le problème disparaît. Quand elle est utilisée comme complément d'un prédicat P, comme dans « pas (P) », la négation est définie comme une fonction qui assigne à son extension le complément de l'ensemble P. Dans ce cas, la définition est :

« pas (P) » =_{df} « le complément de (P) ».

Nous n'avons donc aucun problème à fournir un stéréotype pour « pas un chat ». La définition du mot « chat » ressemble à : un félin quadrupède, considéré comme un animal domestique. Le stéréotype de « pas un chat » peut être rendu par l'expression suivante, à savoir « le complément du félin quadrupède considéré comme un animal domestique ».

Des remarques semblables s'appliquent au problème posé par l'expression « poisson domestique ». Fodor argue encore une fois contre la théorie des stéréotypes en l'assimilant à une théorie qui postule des exemplaires. Par exemple, l'exemplaire correspondant à « poisson domestique » est un poisson rouge, mais ce n'est ni un bon exemplaire d'animal domestique (un chat ou un chien) ni un bon exemplaire de poisson (une truite ou un saumon). Il semble donc à première vue que le concept de poisson domestique n'est pas fonction du concept de poisson et du concept d'être domestique. Mais si nous résistons à cette assimilation des concepts à des exemplaires et que nous traitons plutôt les concepts comme des stéréotypes au sens où je l'entends, nous pouvons aisément

¹³ Pour Fodor, les stéréotypes sont des représentations mentales de certaines propriétés. Il utilise le terme «exemplaire» pour caractériser une représentation mentale d'une sorte (*kind*) ou pour un individu qui exemplifie un prototype. Voir Fodor, 1998, 88, note 1. Il interprète aussi parfois un concept lexical comme un arbre formé de noms désignant des propriétés taxonomiques et certains de leurs traits caractéristiques. Voir Fodor, 1998, 90.

montrer la compositionnalité de « poisson domestique ». Un « poisson domestique » peut être défini comme étant un poisson qui est domestique, c'est-à-dire un animal vivant exclusivement dans l'eau qui est apprivoisé et habite dans notre environnement immédiat.

(ii) Mais ce n'est pas tout. Il existe d'autres problèmes soulevés par Fodor concernant cette fois une assimilation des concepts à des prototypes, mais ces difficultés affectent également la conception que je défends. Suivant la théorie des stéréotypes, le concept exprimé par le mot « nourrice » peut être compris dans le sens suivant : nourrice =_{df} femme dont le travail consiste à prendre soin d'un enfant. La définition d'un mâle est : mâle =_{df} individu appartenant au sexe doué du pouvoir de fécondation. Le problème survient lorsque nous tentons de combiner ces deux concepts pour former le concept exprimé par l'expression « nourrice mâle ». Du point de vue d'une théorie des prototypes, le problème est que le prototype du « mâle » contredit l'une des composantes qui entrent dans la composition du prototype d'une nourrice. Le concept de nourrice mâle apparaît ainsi comme un oxymoron. Parmi les traits caractéristiques d'une nourrice, il y a le fait qu'il s'agit d'une femme. On ne voit pas dans ce cas comment le concept de nourrice mâle serait fonction du concept de nourrice. La même remarque s'applique à l'expression « pomme pourpre ». Parmi les traits caractéristiques du prototype d'une pomme, il y a le fait qu'elle soit rouge. On ne voit donc pas dans ce cas comment le concept d'une pomme pourpre serait fonction du concept de pomme. On ne voit pas comment la théorie des prototypes peut nous sortir de cette difficulté. Il semble que les difficultés auxquelles nous faisons face dans ces contre-exemples jouent aussi contre ma propre théorie des concepts comme stéréotypes, puisque la définition-stéréotype du mot « nourrice » peut elle aussi inclure une référence à une femme. Celle de « pomme » peut inclure une référence à la propriété d'être rouge.

Comment peut-on se sortir de ce dilemme? En vertu de la théorie proposée, les stéréotypes associés aux mots « pomme » ou « nourrice » n'anticipent pas toutes leurs combinaisons futures, car ils sont indéterminés du point de vue compositionnel. Lorsque nous

sommes confrontés dans le monde extérieur à une pomme pourpre ou lorsque la société change de sorte qu'il arrive parfois que des mâles exercent la fonction de nourrice, alors nous pouvons décider de modifier nos stéréotypes initiaux associés aux mots «nourrice» et «pomme». Les mots n'ont pas de signification déterminée. Puisque parfois les pommes ne sont pas rouges, nous pouvons retirer cette caractéristique de la définition *initiale*. Et comme il peut y avoir des nourrices mâles, nous pouvons décider de définir «nourrice» sans inclure la caractéristique «femme» dans la définition. Les définitions linguistiques s'adaptent aux nouvelles circonstances et doivent être modifiées conséquemment. Cette possibilité fait partie intégrante de la théorie des stéréotypes. Elle autorise que d'une époque à l'autre, les définitions puissent se transformer. Une nourrice devient une personne qui s'occupe de prendre soin des enfants. Le mot «pomme» signifie maintenant un fruit aux teintes rougeâtres et à chair ferme qui pousse dans les arbres et qui est mûr à l'automne.

La même remarque s'applique au terme «mariage» dont la définition-stéréotype implique qu'il s'agit de l'union matrimoniale d'un homme et d'une femme. En tant que stéréotype, cette définition peut autoriser des changements et la compositionnalité n'est pas compromise par les composés «mariage gai» ou «mariage lesbien». Dans une société où le mariage devient un contrat civil entre deux personnes voulant s'unir pour la vie, le mariage doit être redéfini pour signifier l'union matrimoniale entre deux êtres. Ainsi, «mariage gai» devient parfaitement compositionnel.

Sur le plan cognitif, la seule chose qu'il faille postuler pour admettre le recalibrage incessant de la structure compositionnelle des concepts lexicaux, c'est la plasticité de l'esprit.¹⁴ Mais puisque Fodor s'accorde avec cela et admet une telle hypothèse, je suppose qu'il ne voudrait pas s'objecter à la théorie proposée sous prétexte qu'elle entraîne cette conséquence.

¹⁴ Le recalibrage dont il est question ici n'a pas grand chose à voir avec la théorie des traits pondérés proposée par Smith et Osherson qui exige elle aussi un recalibrage et que Fodor critique. Voir Smith et Osherson, 1984.

(iii) Laissez-moi maintenant conclure en examinant une dernière objection que Fodor présente contre la théorie des stéréotypes. Même si nous étions prêts à accepter les réponses précédentes, cela ne serait toutefois pas encore suffisant pour rendre compte d'un grand nombre de contre-exemples supplémentaires. Considérons les concepts tels que ceux exprimés par « hard rock », « matière noire » ou « libéralisme politique ».

Ces concepts composés ne sont pas clairement construits exclusivement à partir des concepts qui les composent. Considérons, par exemple, le concept exprimé par « hard rock ». Même si nous comprenons le mot « rock » comme un type de musique caractérisé par des rythmes percussifs et par l'usage fréquent de guitares électriques, et que le mot « hard » doit être compris dans le sens de solide, compact et dense, le hard rock est plus que la somme de ses parties. C'est une sorte de musique rock qui a été popularisée à la fin des années 1960 et durant les années 1970 dans les pays anglo-saxons, qui est en général jouée très bruyamment dans des pièces assez longues et dont les rythmes sont syncopés. Il existe toute une panoplie d'autres caractéristiques particulières à cette sorte de musique, suggérant ainsi que le concept n'est pas seulement le résultat de sa structure compositionnelle. Le concept de « hard rock » n'est pas uniquement une fonction du concept « hard » et du concept « rock ». En tant que style musical, c'est plus que cela. C'est un concept théorique qui en dit plus que ce qui est contenu dans sa structure. Il est également clair que ce concept complexe ne peut être une expression idiomatique irréductible, comme le Saint-empire romain qui pouvait être ni saint, ni empire, ni romain.¹⁵ Cette porte de sortie n'est pas disponible dans les circonstances présentes.

Les mêmes remarques s'appliquent à la « matière noire ». Le concept de « matière » réfère au matériau à partir duquel une chose est constituée. Et dans l'un de ses sens, le concept « d'être noir » qualifie parfois ce qui n'est pas visible. Mais la matière noire réfère à plus que du matériau invisible. Il s'agit du matériau à la base de la

¹⁵ Fodor, 1998, 103.

réalité physique qui est partout présent dans l'Univers, qu'aucun appareil technologique disponible ne peut détecter et qui représente plus de 90% de la masse totale de l'Univers.

Comment allons-nous rendre compte de ces cas? La réponse est me semble-t-il la suivante. Les concepts complexes tels que ceux exprimés par « hard rock » ou « matière noire » sont seulement en partie compositionnels. La signification de ces expressions complexes est *partiellement* fonction des significations des expressions qui les composent. Ils ont aussi en tant qu'expressions complexes une signification supplémentaire qui leur est propre et qui est bien souvent donnée par une théorie entière. Les expressions complexes qui demeurent irréductibles aux concepts qui la composent ont une signification résiduelle qui nous oblige à les admettre un peu comme s'il s'agissait d'un nouvel item lexical simple. Autrement dit, ces concepts complexes occupent une position intermédiaire dans l'espace logique entre les expressions complexes idiomatiques et les expressions pleinement compositionnelles. Ils doivent être interprétés en partie comme étant composés des concepts qui les composent et en partie comme une entrée lexicale irréductible.

Ne faut-il pas alors reconnaître qu'ils ne sont pas totalement compositionnels? Ne sont-ils pas en réalité seulement partiellement compositionnels? Parvenu à ce stade de notre réflexion, nous pouvons nous demander si la compositionnalité totale est nécessaire pour rendre compte de la productivité et de la systématité du langage ou si la compositionnalité partielle peut suffire. Notre hypothèse est que le langage dans son ensemble doit être totalement compositionnel mais qu'un grand nombre d'expressions du langage peuvent être partiellement compositionnelles. Il importe peu que le langage contienne certaines expressions qui ne sont que partiellement compositionnelles.

Un langage contenant des expressions partiellement compositionnelles serait-il complètement compositionnel? Il me semble que oui. Même si une classe importante d'expressions complexes ne sont pas pleinement compositionnelles, le langage pris dans son ensemble peut l'être. Pour s'assurer de la productivité et de la systématité du langage, la seule chose dont nous devons

nous assurer est que le langage dans son ensemble est totalement compositionnel. Pour être totalement compositionnel, un langage doit contenir exclusivement des expressions parfaitement compositionnelles, des expressions partiellement compositionnelles et des expressions idiomatiques irréductibles. Il importe peu que, localement, certaines expressions ne le soient que partiellement. Cela a pour effet d'engendrer un plus grand nombre d'expressions qui se comportent un peu comme des termes primitifs du langage. Mais un langage qui contient un nombre élevé d'expressions primitives peut être encore compositionnel.

Après tout, il existe très certainement de nombreux cas d'expressions idiomatiques irréductibles dans le langage et nous ne croyons pas que cela puisse menacer la compositionnalité du langage dans son ensemble. Ce phénomène n'est présent que de façon marginale et ne concerne qu'un faible pourcentage d'expressions. De la même façon, le fait que le langage contienne un assez grand nombre d'expressions complexes partiellement compositionnelles ne devrait pas être une raison pour rejeter la compositionnalité comme telle, car les expressions concernées ne forment qu'un sous-ensemble réduit. Le langage pris dans son ensemble peut pour cette raison être pleinement compositionnel.

Les expressions complexes qui ne sont que partiellement compositionnelles sont en fait des expressions véhiculant certains concepts théoriques. En tant que tels, ils sont définis à partir d'un ensemble très grand d'énoncés. Pour qu'ils soient compositionnels, il suffit que les énoncés qui entrent dans leur définition se conforment eux-mêmes au principe.

CONCLUSION

J'ai montré que même si certains concepts sont des définitions-stéréotypes conventionnelles, nous ne sommes guère obligés d'abandonner la compositionnalité. Plusieurs contre-exemples apparents disparaissent dès lors que nous comprenons les stéréotypes comme des définitions linguistiques, et non comme des exemplaires ou des ensembles de caractéristiques fixes. Nous pourrions rendre compte d'autres contre-exemples si nous prenons

au sérieux l'idée que ces définitions sont indéterminées et qu'elles peuvent être éventuellement modifiées. Nous pourrions rendre compte des autres contre-exemples si nous distinguons entre la compositionnalité totale du langage et la compositionnalité partielle de certaines expressions qu'il contient et si nous reconnaissons que la compositionnalité partielle peut s'accorder avec la productivité et la systématique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- FODOR, J.
1998 *Concepts. Where Cognitive Science went wrong*, Oxford, Oxford University Press.
- FODOR, J.
2000 «Replies to Critics», *Mind & Language*, Vol. 15, Nos 2 and 3, April/June, 350-374.
- FODOR, J.
2001 «Language, Thought and Compositionality», *Mind & Language*, Vol. 16, No.1, 1-15.
- HAMPTON, J. A.
2000 «Concepts and Prototypes», *Mind & Language*, Vol. 15, Nos 2 and 3, April/June, 299-307.
- HORWICH, P.
1998 *Meaning*, Oxford, Clarendon Press.
- PRINZ, J.
2002 *Furnishing the Mind: Concepts and Their Perceptual Basis*, Cambridge, MA, MIT Press.
- PUTNAM, H.
1975 «The Meaning of Meaning», in Putnam, *Language, Mind and Reality. Philosophical Papers, Vol. 2*, Cambridge, Cambridge University Press, 215-271.
- SMITH, E. and OSHERSON, D.
1984 «Conceptual Combination with Prototype Concepts», *Cognitive Science*, 8, 337-361.
- WITTGENSTEIN, L.
1961 *Tractatus logico-philosophicus*, London, Routledge Kegan & Paul.